

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°7 – février/mars 2007

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages
Novalis et l'initiation



Novalis (1772-1801)

NOVALIS : Un poète qui s'avance au-devant de nous, et dont la pensée nous précède, comme celle d'un Jacob Boehme ou d'un Paracelse. Or, jusqu'à quand repousserons-nous le moment d'aller à sa rencontre ? Combien de temps encore sera-t-il possible de le rejoindre ? Laisserons-nous, par paresse et incurie, le chemin qui nous y conduit devenir impraticable ?

Ce chemin qui, mystérieusement, va vers l'intérieur, s'ouvre à nous, si nous désirons nous y engager. Il porte le nom du poète romantique allemand, et son visage admirable en forme le commencement et, d'une certaine manière, le terme.

Documents biographiques et littéraires, documents spirituels aussi, publiés ici, en faciliteront l'approche.

Avant-propos

Cette septième livraison, qui marque le commencement d'une nouvelle année, est l'occasion d'un bilan (*cf. infra* les sommaires de six premières livraisons). L'accueil reçu par cette publication, les nombreuses manifestations d'intérêt pour la vie et à l'œuvre de Novalis sont autant d'encouragements à continuer cet effort de mise à la disposition de documents concernant le poète romantique allemand. Cependant, il apparaît souhaitable désormais qu'un tel travail s'inscrive dans le projet plus ambitieux d'une *Fondation Novalis*, consacrée à la réception en France de son œuvre, non seulement d'un point de vue littéraire, mais surtout sous le rapport d'une spiritualité vivante qu'il est le seul à incarner vraiment, au sein de la tradition occidentale, *depuis la mort de Jacob Boehme*.

Une première perspective se dessine avec INSULA VIRIDIS, la rencontre franco-allemande, annoncée pour le mois de juillet prochain, à Heidelberg, et dont la Charte désigne nommément Novalis :

« Par son nom, INSULA VIRIDIS évoque la fondation, au quatorzième siècle, de ce « refuge » de simples laïcs en quête de spiritualité que fut l'Île Verte de Strasbourg de Rulman Merswin, et surtout la figure de l'Ami de Dieu de l'Oberland, qui en fut l'inspirateur.

A côté de l'Ami de Dieu de l'Oberland, le génie tutélaire en est le poète romantique allemand NOVALIS dont Rudolf Steiner en son temps a estimé qu'il pouvait « nous servir d'éclaireur et d'étoile conductrice ». Bien d'autres penseurs aujourd'hui sont convaincus que son étoile se lève de nouveau à l'horizon de notre monde occidental pour nous diriger sur « le chemin mystérieux qui va vers l'intérieur », et nous élever jusqu'à lui. »

“Der Name INSULA VIRIDIS verweist auch auf die Stiftung des 14. Jahrhunderts, dem Grünen Wörth (L’Ile Verte), jener Heimstatt schlichter, geistsuchender Laien, die Rulman Merswin in Straßburg ins Leben gerufen hat, und vor allem auf die Gestalt des Gottesfreundes vom Oberland, der diese Gemeinschaft inspirierte.

Neben dem Gottesfreund vom Oberland sieht sie als ihren Genius den deutschen Romantiker Novalis, von dem Rudolf Steiner gesagt hat, dass er uns als Leitstern voranleuchten kann. Auch andere Denker unserer Zeit waren überzeugt, dass sein Stern heute erneut über dem Horizont unserer abendländischen Welt aufgeht, um uns auf dem „geheimnisvollen Weg nach Innen“ zu führen, und uns zu sich zu erheben.”

Une prochaine étape sera franchie, cependant, lorsque les conditions seront réunies pour inaugurer une *Fondation Novalis* que nous sommes un certain nombre à appeler de nos vœux. Il ne faut pas se cacher qu’une telle *Fondation* ne pourra exister que si elle suscite l’intérêt d’un mécène qui accepte d’en financer le fonctionnement, les rencontres annuelles et les publications. L’année 2007 sera consacrée par conséquent à la recherche de ce mécénat.

Puisse-t-elle nous être favorable !

J.M.

« Avec son calme, son profond amour de la Nature, l’accent doux, élevé, spirituel de sa contemplation, il se présente à nous en une sorte de caractère Asiatique, réalisant presque notre idéal du Gymnosophe antique, et avec la faiblesse, aussi bien qu’avec la force d’un Oriental. »

Thomas Carlyle, « Novalis », *Nouveaux Essais choisis de Critique et de Morale*, 1909

DOCUMENTS BIOGRAPHIQUES

THOMAS CARLYLE

Frédéric de Hardenberg, plus connu en littérature sous le pseudonyme de « Novalis », naquit le 2 mai 1772, dans une maison de campagne de sa famille, sise dans le Comté de Mansfeld, en Saxe. Son père, qui avait été militaire dans sa jeunesse, et qui gardait encore un goût pour cette profession, était à cette époque Directeur des Salines de Saxe, office auquel s'attachaient certain crédit et certaine dignité considérables. « C'était, dit Tieck, un homme vigoureux, infatigablement actif, d'un caractère ouvert, résolu, un véritable Allemand. Ses sentiments religieux en firent un membre de la Communauté des Frères Moraves ; mais son naturel resta toujours gai, franc, bourru et sans façon. » La mère aussi était d'un mérite distingué ; « un modèle de piété noble et de douceur chrétienne » ; vertus que sa vie lui donna depuis maintes occasions d'exercer.

Sur le jeune Frédéric, que nous continuerons d'appeler Novalis, les qualités de ses parents doivent avoir exercé une influence plus qu'ordinaire ; car il fut élevé d'une manière très retirée, à peu près sans autres compagnons qu'une sœur d'un an plus âgée et deux frères cadets. Une disposition religieuse prononcée semble avoir été commune, sous maintes formes bienfaisantes, à toute la famille : en Novalis surtout elle fut toujours le principe directeur dans la vie ; se manifesta non moins dans ses spéculations scientifiques que dans ses sentiments et dans sa conduite. On dit que, dans son enfance, il se fit surtout remarquer par l'entière, enthousiaste affection avec laquelle il aimait sa mère ; et par une certaine humeur silencieuse, solitaire, telle qu'il ne prenait pas de plaisirs aux jeux de garçons et évitait plutôt la société des autres enfants. Tieck mentionne que, jusqu'à sa neuvième année, on ne remarqua en lui aucune vivacité d'intelligence ; mais à cette époque, chose assez étrange, certaine maladie biliaire, qui l'avait presque annihilé, sembla éveiller ses facultés à une vie propre, et il devint l'écolier ayant le plus de facilité et d'empressement dans toutes les branches de ses études.

Dans sa dix-huitième année, après quelques mois de préparation dans quelque *Gymnasium* [à Eisleben], seule instruction qu'il semble avoir reçue dans une école publique, il se rendit à Iéna et y resta trois ans...

DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TEMOIGNAGES



Jean-Paul Richter: - Novalis.

On a beaucoup reproché aux romantiques français, et non sans motif, de ravalier en exotisme pittoresque l'Orient grave des germaniques ; cependant on ne saurait omettre que le postiche oriental, aussi, recommandé par des succès des *Lettres persanes* et de *Zadig*, par toute une littérature de travestissements érotiques ou satiriques, était allé recevoir de Tieck, Wieland, Hoffmann et autres, des accommodations par quoi il a pu réveiller l'appétit de Gautier ou Nerval. C'est sur ces frontières de roman, à mi-chemin de la vocation philosophique, que me semblent situées les rêveries indiennes de deux natures aussi originales que celles de Novalis et de Jean-Paul Richter. Je note qu'au surplus ce mélange en eux de fiction et de système, cette hésitation entre deux, s'expliquent par les dates : ils essuient les plâtres. C'est dès 1790 que Novalis s'enchant des *Idées* de Herder ; c'est dès 1792 que Jean-Paul fait d'un Hindou un héros de roman, et dans un rôle lointainement apparenté à ceux qu'esquissera Vigny, quarante ans plus tard. Herder, Maier, les humanistes d'Iéna et de Weimar, sont la grande référence : leur activité de traductions, de préfaces, d'études, on la sait déjà ; ce n'étaient pas eux seulement qui en restaient impressionnés : le *Gîta-Govinda* venait marquer un tournant dans la pensée de Schelling ; le *samsâra* hantait Novalis. De son propre fonds, Herder tirait les *Pensées d'un Brahmane*, modèle plus tard pour un certain Rückert. Ce qui regarde « poésie primitive » et « révélation universelle », deux chapitres fondamentaux de cette histoire, viendra tout à l'heure.

L'*Hespérus* de J. P. Richter, écrit en 1792-94, paraît en 95, la même année que *Wilhelm Meister*. L'un des protagonistes de ce

composé mystique et sarcastique, Emmanuel qui est aussi Dahoré, incarne une Inde derrière laquelle on peut entrevoir la Chaumière de Bernardin, les talismans de Balzac et les Fleurs de Guerrier de Dumast et Leupol : « L'âme d'Emmanuel semblait vivre, comme un Brahmane, de fleurs poétiques, et sa langue était souvent, comme ses mœurs, poétique ». Cette sorte d'équivalence marque une époque ; trente ans après, on la retrouve chez Nodier, qui s'était enflammé à la lecture de F. Schlegel : l'Inde, dit-il dans ses *Mélanges*, n'est pas assez connue, parce que « ce n'est pas une terre classique, c'est seulement une terre romantique, une terre poétique et merveilleuse ». Telle, en effet, elle apparaît pour ceux qui continuent d'y voir une « heureuse patrie des enchanteurs et des fées, royaume des aventures et des prodiges, si ancien dans l'ordre du temps, si neuf dans l'ordre des sociétés ». On va revoir ce dernier thème, l'Inde-enfance de l'homme ; il a été commun à tous les romantiques allemands, c'est d'eux qu'il est venu aux autres.

Jean-Paul est des premiers à donner des applications de la théorie ; son Emmanuel est « le plus doux et le plus grand des hommes venus jusqu'ici des Indes orientales » (c'est l'ajustement des idées à la Rousseau sur des motifs provenant de Jones) ; il se dépeint lui-même : « Vois, cette main a fermé en Asie les yeux de huit nobles êtres - aucun ami ne m'a survécu -, je me cache en Europe, - ma trouble histoire gît dans le cours du Gange avec les cendres de mes parents... » Mais ensuite voilà déjà exaltée la spiritualité de l'Inde, expliquée par l'abstinence de viande.

Sur Novalis, l'empreinte herdérienne aussi est à l'origine ; il revient souvent à ce modèle, il y alimente son propre programme de religion universelle ; tout jeune, il réunissait des esquisses pour une philosophie de l'histoire ; maintenant il cherche dans un symbolisme des mythes païens une révélation du monde originel. Ceci le conduira à situer dans l'Himalaya (toujours d'après Herder) l'Éden à retrouver. Chez tous ces précurseurs allemands s'acclimate et s'amplifie une croyance en la réunion finale de l'âme à ses origines divines, après sa chute et ses migrations : métempsycose indienne et pythagoricienne, mythes platoniciens, avaient tout de suite été rapprochés par W. Jones lui-même ; pour illustrer sa thèse, il avait traduit le *Gîta-Govinda*, qui fascinait l'Allemagne des années 90. Jones encore avait donné à ses contemporains, jusque-là obsédés par les mystères de la Grèce et de l'Égypte, l'exemple d'associer Krishna, Pan, Isis. Avant Novalis, il composait un *Hymne à la Nuit* parmi ceux où il s'inspirait de l'hymnaire védique.

Dans le groupe de Novalis on connaissait bien les *Asiatic Researches* ; c'était le cas de Schelling, et, entre tous, celui de Frédéric Schlegel. Novalis lui-même, une de ses lectures fréquentes était ces *Zerstreute Blätter* où Herder se montrait renouvelé par les premiers textes hindous parvenus à lui, *Sacountalâ, Gîtâ, Manou* ; il y avait avec succès retraduit en vers le passage de la *Gîtâ* de Wilkins qui contenait la vision panthéiste d'Ardjouna (*Ich bin der Schöpfung Geist, ihr Anfang, Mittel und Ende*) ; le commentaire du traducteur reliait le dogme hindou de l'âme universelle au piétisme du Dieu intime et à la mystique d'union, associations destinées à de longues fortunes ; des dialogues sur la métempsycose se terminaient par un Hymne à la Nuit-mère qui sans doute ne fut pas oublié par Novalis. Le jeune poète se nourrissait encore des écrits indiens de ce Maier dont on connaît l'action sur Herder même, sur les cercles de Weimar, de Goethe à Schopenhauer, qui n'en eut pas moins à Iéna, et notamment devait compter dans la formation de Schleiermacher. Il semble que ce soit la lecture de Maier qui ait amené Novalis à celle de Jones. Dans ces voisinages vint jouer l'extrême curiosité des mystères païens, qu'on saisit chez tant de penseurs et de studieux du XVIIIe, en Allemagne comme en France ; Meiners, dans un traité qui fut alors en vogue leur donnait pour clé les « écritures secrètes » des Hindous.

Au plus près de Novalis agit la forte personnalité de Schelling. Le *Gîta-Govinda* de Jones, avant même d'être retraduit en allemand par Dahlberg, a enflammé Goethe, dont l'enthousiasme se propage dans Iéna : pour Schelling, ce poème de l'amour mystique devient une date ; il l'interprète comme livrant le mystère originel de l'esprit humain, mystère qui aurait passé ensuite de l'Inde en Égypte, à Éleusis, puis à un Évangile ésotérique connu des saints Jean et Paul. Le système qu'il développe dans ses écrits de 1802-03 côtoie significativement les thèmes des Hymnes et essais de Novalis : une nouvelle religion universelle devra restaurer la connaissance des mystères oubliés et accomplir le message du christianisme ésotérique ; on saisit là le point de départ de constructions et d'espérances qui feront un long chemin, et subiront bien des métamorphoses, des illuministes aux saint-simoniens, des néo-chrétiens aux transcendantalistes. Schelling lui-même projetait sur de tels sujets un poème de *Cérès*, la déesse-mère, fondatrice des mystères après la perte de la jeune fille Coré ; ses lettres, notamment à Guillaume Schlegel, montrent le lien qui rattache ces idées pour lui au *Gîta-Govinda*. Tout cela, il est vrai, est daté postérieurement aux *Hymnes à la Nuit*, mais doit avoir été trésor commun entre Schelling et Novalis depuis 1798, année d'échanges

intenses entre les deux esprits, année du *Lehrling zu Saïs* (en 1825 encore, Schelling, dans son *Introduction à la philosophie de l'histoire*, célébrera la « valeur impérissable » de William Jones ; plus tard, il tiendra à marquer quelle importance il attache aux travaux de Burnouf).

On peut dire que tout l'idéalisme allemand porta dès lors un reflet indien ; Anquetil n'avait pas tort, dans les notes de l'*Oupnekhat*, de rapprocher des *Upanishads* le système de Kant, qui, rapportant toutes choses à la chose-en-soi, devenait le père de tout cet idéalisme ; le jour où un philosophe étudiera dans le détail technique l'action exercée par la pensée hindoue sur l'esprit de ceux qui firent la philosophie du XIXe siècle, on s'étonnera qu'elle n'ait pas été plus tôt reconnue.

Cette même grande illusion d'une religion primitive unique, retrouvée dans le paganisme et, plus pure, dans l'Inde, illusion patronnée par Herder et Maier, était dans l'air, ce qui veut dire en beaucoup de têtes alors plus ou moins créatrices. Un épisode bizarre, et qui la date, vint la rendre personnellement chère à Novalis : du souvenir de sa fiancée perdue il faisait en 1797 un mystère cosmique, explicatif de l'existence, identifiait Sophie von Kühn avec la *Sophia* universelle qui est aussi Christ ; le 29 juin, telle est la devise inscrite dans son *Journal : Christ et Sophie*. Conséquence : l'amour absolu est religion (*Absolute Liebe (...) ist Religion*), et le terme de mystère devient d'un emploi banal dans le groupe, notamment entre Novalis et son intime F. Schlegel. Or, s'enflammant à son tour pour cette *Sacountalâ* qui éblouissait les poètes, Novalis en faisait un nom nouveau de la morte, et en donnait le pays pour patrie à la vision séraphique d'une Sophie manifestant le Cosmos divin. Ajoutez encore cette raison de poète, Sophie morte enfant, à quinze ans, et le climat attribué alors à l'Inde, d'une enfance de l'humanité ; l'Inde unit les valeurs d'enfance de la jeune âme disparue et celles des religions originelles : « *Morgentraume unseres Geschlechtes* », - songes d'enfance de notre espèce, ainsi avaient été définis par Maier les poèmes sanscrits.

Ce qu'on a nommé idéalisme magique établit des liaisons entre un système de voyance, et une mystique de l'histoire, de la poésie, de l'amour humain. Les deux *Gîtas* arrivent en Occident pour les sanctionner. Patrie indienne de l'art et de l'âme, fontaine de sagesse, océan des métamorphoses, et toujours âme universelle, ces thèmes voyagent entre Herder, Maier, Schelling, Novalis, F. Schlegel. Ils sont particulièrement sensibles dans certains *Chants spirituels* et les

Hymnes à la nuit ; l'Hymne V met en scène l'aventure de l'âme universelle, alors que « la Nuit était devenue le sein puissant des révélations », et qu'ensuite la naissance d'« un fils de la première Vierge-Mère » fut reconnue d'abord par « la richesse prophétique (...) de l'Orient » ; ainsi l'épisode des Mages a pour fin qu'un chanteur, d'abord venu de Grèce en Palestine, s'en alla, « plein d'allégresse, vers l'Hindoustan, le cœur enivré de suave amour, et l'épancha en poésies enflammées sous ce ciel clément » : ceci représente le rapport Orphée-Christ-Krishna. « Il gravit le sommet du Monde nouveau-né », chante Novalis du Christ, et voici une image encore du vocabulaire d'initiés : le sommet du monde représente, dans la construction herdérienne de la religion universelle, une Inde originelle et paradisiaque. Dans les *Chants spirituels*, prophétie explicite: « Au loin l'Orient s'éclaire, les temps passés rajeunissent, et l'Inde doit jusqu'en le Nord même fleurir de joie pour le Bien-aimé »¹.

Ceci importe dans toute la mesure où Novalis importe à l'histoire de la poésie et à l'aventure de l'esprit. Et tout ce que l'indianisme doit à l'*Essai* de E. Schlegel reste sous le coup des émotions communes à Schlegel et Novalis ; ils s'étaient liés vers la fin de 1791, c'est le second qui écrivait au premier : « Tu as été pour moi le Grand-Prêtre d'Éleusis. J'ai connu par toi le ciel et l'enfer », paroles où survivait une lecture commune de Meiners sur les mystères orphiques. On a maintenant sous les yeux les chaînons qui permettent d'apprécier le rôle joué par la découverte hindoue dans la diffusion romantique d'un mythe de religion universelle ; vues qui s'achèvent, au chapitre Creuzer - Görres, par l'intervention des spécialistes philologues, au chapitre Eckstein, par celle des interprètes téméraires du dogme. Novalis lui-même, d'ailleurs, et plus d'un en son voisinage, ne se passionnait pas moins, dans le même temps, pour la gnose, les anciens mystiques allemands, et, selon ce qu'il en écrivait à Schlegel, pour la théosophie et l'alchimie ; de ce côté-là aussi, on ne risque pas de l'ignorer, il y eut des descendance.

Raymond Schwab, *La Renaissance orientale*, 1950

¹ Dans les notes de travail de Novalis pour la seconde partie de *Henri d'Ofterdingen*, on trouve : « Plantes des Indes Orientales – avec quelque chose de la mythologie hindoue. *Sakountala*. » [NDR]

ARMEL GUERNE

La confection philosophique du monde romantique, cette repensée en système des tentatives et des conquêtes faites par les poètes authentiquement, intérieurement, incommunicablement, hors la vie et les œuvres qui en sont les signes, les témoignages, les témoins chaleureux et uniques, ce colossal bâtiment d'idées monté pierre après pierre par les philosophes de ces générations ne se distingue nullement des habituelles entreprises de langue allemande. Étant même son contraire absolu, sa face négative, pourrait-on dire, l'enthousiasme artificiel des philosophes romantiques, cette rage d'espérer sans l'espérance, revient directement au désespoir germain et se confond avec sa langue.

Les poètes, eux, ne cessent de se créer hors d'elle de lointaines et mythiques patries (la Grèce et surtout l'Italie) ; ils écrivent contre leur Allemagne les pages les plus violentes qu'on puisse écrire, emportés non par la colère, mais par une immesurable, absolue et cachée jusque dans leur sang, une irréparable *déception* ; ils ne sont humains, universellement, à de très rares exceptions près, que dans la mesure où ils font de leur langue plastique l'héritière d'un autre esprit que l'allemand. (Le Romantisme allemand, son cosmopolitisme profond et surtout ce retour unanime, instinctif, au moyen-âge, aux temps *antérieurs à la langue allemande écrite*, où l'universalité était *latine*.)

La langue de Novalis, par exemple, est curieusement francisée ou latinisée jusque dans son vocabulaire, très différente, comme fluidité et souplesse nerveuse, de celle des contemporains. (On en retrouvera la ligne, mais plus confuse, plus consciente sans doute d'ambition, beaucoup moins aérée, chez R. M. Rilke au terme de sa vie.) Je tiens pour assuré que c'est en partie à ce caractère secret et étranger, ce sens, cette direction différente - je parle ici de la langue seule et non de l'inspiration - que l'œuvre de Novalis tient l'efficace dans la force de son rayonnement sur les poètes, son pouvoir de pénétration, ce charme qui attire et entraîne l'adhésion de leur cœur : un certain « dépaysement » qui rend possibles des métamorphoses et des transpositions qui ne l'eussent point été dans le strict, étymologique et germaniste allemand, dans le sens inversé de l'allemand. Aussi sur tous les Romantiques, étonnamment profond et magistral, le charme a-t-il opéré, jusques et y compris le très allemand Hoffmann, cependant « italien » lui aussi. Il n'y a guère que Kleist, parmi eux tous, le frigide Kleist, le militaire Kleist, qui demeure une vraie tête allemande. »

NOVALIS ET L'INITIATION

4 - Le Verdoyant

De qui sommes-nous les disciples ?

De cet Étranger dont le poète romantique allemand est à la ressemblance, de ce maître mystérieux qui a emprunté les traits admirables de Novalis pour nous guider vers lui. Les chrétiens le nomment Saint Elie et les musulmans *le Verdoyant*.

C'est Lui qui nous a accueillis à la Fontaine de Vie.

Je me souviens de ton rêve.

De la forêt, de vos mains jointes, du manteau dont il t'a revêtu et de votre halte près d'un ruisseau, quand il t'invita à t'asseoir près de Lui.

L'étranger qui t'a pris par la main, pour t'accueillir à la Fontaine de Vie et qui t'a remis son manteau, c'est Lui, le Verdoyant.

Nous sommes les disciples d'un seul Maître, de ce maître invisible qui a pris les traits de Novalis pour nous guider jusqu'à cette Source qui figure les limites de notre monde terrestre, au-delà duquel commence l'ascension des pèlerins d'Orient en direction du Monde céleste.

« *Christus und Sophie* », selon le mot de Novalis, telle est l'expérience intime que nous vivons depuis que le *Verdoyant* nous a conduits à la Fontaine de Vie.



Le Verdoyant, d'après une gravure de Louis Charbonneau-Lassay

SOMMAIRE DES SIX PREMIERS NUMEROS

Février 2006 - Janvier 2007

Numéro 1 (Février/mars) : Documents biographiques : Karl von Hardenberg - **Documents littéraires et témoignages :** Réception de l'œuvre de Novalis en France avant 1900 : Madame de Staël, *De l'Allemagne*, 1810, extrait - « La fleur bleue de Novalis », *Le magasin pittoresque*, Paris, 1857 - « Monologue », deux versions d'Armel Guerne - Boehme et Novalis : Maurice Besset, Appendice II, *Novalis et la pensée mystique* - **Novalis et l'initiation :** Prologue

Numéro 2 (Avril/mai) : Armel Guerne : « Les tout premiers « disciples » de Novalis sont véritablement pour demain » **Documents biographiques :** L'enfance de Novalis (Émile Spenlé) - **Documents littéraires et témoignages :** Novalis, « Poème et Fragments », *Les Quatre Vents* - Henri Heine, « Novalis », *De l'Allemagne*, 1853 - Marcel Brion, « Ce que le poème était pour des hommes comme Novalis... », *Schumann et l'âme romantique*, 1954 - **Novalis et l'initiation :** 1 – *Notre Novalis*

Numéro 3 (Juin/juillet) : Armel Guerne, « Novalis, mort comme un papillon... » - **Documents biographiques :** « Grüningen », par Émile Spenlé, *Essai sur l'idéalisme allemand*, 1903 - **Documents littéraires et témoignages :** Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit » (I et II), *La Nouvelle Revue*, 1908 - Philippe Jaccottet, extraits de « Où est la Nuit ? », Novalis, *Hymnes à la Nuit*, Paul Castella éditeur, 1966 - Sophie Scholl, *la Rose blanche*, tract de 1943 - **Novalis et l'initiation :** 2 - *Vers l'Orient*

Numéro 4 (Août/septembre) : Documents biographiques : « Un intérieur piétiste », extrait d'Émile Spenlé, *Essai sur l'idéalisme allemand*, 1903 **Documents littéraires et témoignages :** Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit » (IV et V), *La Nouvelle Revue*, 1908 ; *Steiner et Novalis* : Une citation de Rudolf Steiner ; Lucien Paul Turci, « Partage de quelques réflexions liées au prochain congrès du Kleebach », juillet/août 2002 - **Novalis et l'initiation :** *L'initiation novalisienne*.

Numéro 5 (Octobre/novembre) : Documents biographiques : Novalis, extrait d'une lettre à Julius Wilhelm von Opel, janvier 1800 - **Documents littéraires et témoignages :** Henri Heine, « Novalis et Hoffmann », *De l'Allemagne*, Paris, 1853 - Marie-Madeleine Davy, « Ô Nuit », *La Tour Saint Jacques*, n°16, juillet-août 1958 - A propos du « Saint Jean l'Évangéliste » de Dürer - Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit » (V), *La Nouvelle Revue*, 1908 - **Novalis et l'initiation :** 3 - Vers la Terre céleste.

Numéro 6 (Décembre/janvier) : Documents biographiques : « Les années académiques », Émile Spenlé, *Novalis*, 1903 - **Documents littéraires et témoignages :** Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit » (VI), *La Nouvelle Revue*, 1908 - Article « Novalis », *La Grande Encyclopédie*, 1894 - **Novalis et l'initiation :** Commentaire de trois citations de Rudolf Steiner extraites de « Novalis, annonciateur d'une conception spirituelle de l'impulsion christique », 1922

SOMMAIRE

Avant-propos

Document biographique

Enfance de Novalis, extrait de Thomas Carlyle, « Novalis », *Nouveaux Essais choisis de critique et de morale*, Mercure de France, 1909

Documents littéraires et témoignages

Raymond Schwab, « Jean-Paul Richter - Novalis », extrait de *La Renaissance orientale*, Payot, 1950

Armel Guerne, extrait de « Hic et nunc », *Cahiers du Sud*, 1949

Novalis et l'initiation

4 – Le Verdoyant

Sommaire des six premiers numéros



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.com>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.com

Tous droits réservés

2006-2007